Momies

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 10

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-195445

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

prouvé que le bateau de loch ne reste pas stationnaire ou immobile à la surface de l'eau ; il avance d'environ 80 centimètres par nœud parcouru, de telle sorte qu'il en résulte qu'*en une heure un navire parcourt autant de milles marins qu'il file de nœuds en demi-minute.*

On doit donc dire, en parlant d'un bâtiment, que sa vitesse est de 12, 14, 16 milles *à l'heure* ou qu'il file 12, 14, 16 nœuds. M. Duveluz.

Momies. — M. Maspéro revenait, il y a quelques années déjà, d'un voyage en Egypte. Il rapportait pour la première fois une momie. Le hasard voulut que la momie fût celle de Sésostris : on venait de découvrir les tombes royales.

A la douane, M. Maspéro dut ouvrir la caisse contenant la momie. On comprendra l'étonnement des agents à la vue d'une semblable marchandise.

Il s'agit alors de payer l'entrée. Les employés furent fort embarrassés et ne surent pas comment taxer cet étrange produit, les momies égyptiennes ne figurant pas au tarif.

On dut appeler un inspecteur pour résoudre la question. Ce dernier fut également dans le plus grand embarras, et, cherchant la marchandise qui pût ressembler le plus à la momie, il décida, d'accord avec un autre inspecteur, de taxer la momie de Sésostris comme la morue sèche.

Sésostris fut pesé, et M. Maspéro déboursa 4 fr. 75 de droits à payer pour 24 kil. 450 gr. de morue sèche. Depuis ce jour, les momies égyptiennes sont incrites sur les livres de la douane, mais elles paient les mêmes droits que la chair séchée des habitants de la mer de Behreng. (*Vie contemporaine.*)

Onna malice po férè à pàyi onna detta.

N'est pas bailli à tsacon d'étrè bio. L'est veré que faut dè totès lè sortès dè dzeins po férè on mondo et que s'on étâi ti parâi cein ne porâi pas allâ. Binsu que lè galés lurons pliésont mî âi grachâosès que lè refregnus, lè bicllio et lè pottus, à mein que lè gaillâ aussont grossa courtena et prâo dzaunets, que c'est onco lo meillâo passepoo po démandâ l'eintrâïe de 'na màison. Mà que volliâi-vo ! on n'a pas ti lo mémo gout, et l'est benhirâo ; kà dinsè tsacon trâovè se n'afférè.

Djan à Berbitchon étâi dein lo gros moué. Lo pourro bougro ne fasâi pas paidrè la boula âi grachâosès, kà s'ein manquâvè rudo que séyè bio, que n'étâi pas dè sa fauta, vu que ne s'étâi pas fé ; mà lo gaillâ étâi orgolliâo coumeint onna damuzalla et sè créyâi on crâno et bio luron, que l'eut la bianna dè férè féré son potré. Ye tracè don po cein à Lozena on dzo que s'étâi bin revou et coumeint ne volliâvè pas dè clliâo petits potrés gros coumeint lo fou dè carreau dâo binocle ; mà que l'ein volliâvè on tot grand, quasu asse grand que 'na dzein, ye va tsi on peintre po s'arreindzi avoué li et po savâi diéro cein volliâvè cotâ. L'avâi bon moïan po payî, mà tot parâi n'attatsivè pas son tsin avoué dâi sâocessès. Aprés avâi distiutâ, convignont po ceint francs, avoué on bio reboo dzauno ; et tot tsaud, Djan à Berbitchon dut s'achetâ su onna chaula po que lo peintre pouéssè coumeinci à lo copiyî, et dut lâi férè on part dè vouarbès.

Quand lo potré fut fini, Djan retornà po lo queri ; mà quand lo ve, né sé pas se ne sè trovâvè pas asse bio que ne peinsâvè âo bin se l'étâi 'na frinma po férè rabattrè oquie âo peintre, mà tantià que l'eut l'air dè ne pas sè tsailli dè lo preindrè. Sè peinsâvè que lo peintre ne sarâi tot parâi pas qu'ein férè, et lâi offrè cinquanta francs.

Lo peintre, qu'étâi on tot malin, et que vâi avoué quoui l'a à féré, lâi fâ :

— Oh bin, cein ne fâ rein, se vo ne vo z'ein tsailli pas, lo vu prâo gardâ et n'ein su pas eimbarrassi.

Et fe état dè lo recatsi.

— Et qu'ein volliâi-vo férè ? lâi démandè lo Djan, tot intrigâ.

— Cein que y'ein vu férè ?

— Oï.

— Eh bin, lâi vé mettrè onna quiua et coumeint y'é on ami que va teni onna novalla pinta et que m'a démandâ dè lâi férè on enseigne, mettri dézo : *Ao sindzo vetu.* Ao bin lo veindri à Pianet que m'a assebin démandâ on potré po mettrè dévant sa ménadzéri...

Djan à Berbitchon s'est dépatsi d'aboulâ lè cinq napoléons, et l'est parti avoué son potré.

A l'occasion des journées de février 1848, le *Petit Parisien* rappelle cette anecdote :

Louis-Philippe venait de signer son abdication, si troublé, qu'une faute d'orthographe lui avait échappé : « J'abdique cette couronne que la *voie* nationale m'avait appelé à porter... », avait-il écrit. Le départ pour Saint-Cloud par la place du Carrousel avait été reconnu impossible. Pendant que des officiers, ayant quitté leur uniforme, avaient été chercher des voitures de place, le roi et la reine étaient sortis par le Pavillon de l'Horloge...

Il fallait aller à pied jusqu'auprès de l'obélisque, où stationnaient les voitures, dont on avait malaisément décidé les cochers à marcher.

L'abattement du souverain inspira quelque pitié à M. Louis Aubert, qui se trouvait là. Il l'aida à gagner le fiacre qui l'attendait, prêt à le protéger. Il ouvrit la porte de la voiture, y fit monter le roi, referma la portière.

Louis-Philippe, en ce moment d'abandon, fut vivement touché de cette courtoisie, qu'il prenait pour du dévouement.

— Je vous remercie de votre fidélité, monsieur, dit-il.

— Oh ! pas de remerciements, répondit M. Louis Aubert, dont les opinions fermement républicaines dataient de loin, et qui n'avait obéi qu'à un mouvement de générosité, il y a dix-huit ans que j'attendais cette occasion !

Comment on nomme un syndic. — Sous ce titre, nous lisons dans un numéro du *Confédéré*, de l'année dernière :

Une commune de la Sarine a trouvé un moyen original de nommer son syndic. Les membres du Conseil ont simplement « tiré au doigt, » et le plus fort a été nommé président.

Authentique.

Un cordonnier prévoyant. — Un de nos abonnés fit appeler son cordonnier pour prendre les mesures d'une paire de souliers. Il lui recommanda instamment de faire un des souliers beaucoup plus ample, à cause d'une enflure qu'il avait au pied.

Quelques jours après, le cordonnier apporte son ouvrage, qui ne répond pas du tout aux directions données, car le soulier destiné au pied malade se trouvait encore trop petit. Grands reproches de la part de la pratique... « Mais, monsieur, répond le disciple de St-Crépin, si votre pied venait malheureusement à désenfler, voilà un soulier de rebut !... »

Boutades.

Entre époux.

Petite scène conjugale :

— Tenez, monsieur, je vais vous dire toute ma pensée ; vous n'êtes qu'un melon !

— Laissez-moi vous rappeler, madame, que vous êtes faite d'une de mes côtes !

M. Prud'homme marchande, à un matelot de retour des îles, un magnifique perroquet.

— Mais il ne parle pas, votre perroquet ?

— Faites pas attention, bourgeois, c'est l'émotion du voyage. Mais quand il aura passé huit jours avec votre femme, vous ne pourrez plus le faire taire.

Une bonne d'enfant se présente chez Mme Y...

Celle-ci la trouve de trop petite taille.

Alors, la bonne, d'un air entendu, bien vite répond :

— Mais, madame, c'est tant mieux : le bébé se fera moins de mal quand je le laisserai tomber.

En cour d'assises :

—Comment, dit le président à l'accusé, avez-vous pu, vous qui appartenez à une famille honorable, vous décider à fabriquer de la fausse monnaie.

— Ah ! bien sûr que j'aurais préféré en fabriquer de la vraie.

Nos domestiques.

Madame. — Vos certificats sont bons... Ils constatent que vous avez de la moralité... Que vous sortez rarement le soir.

La femme de chambre. — Oh ! madame peut être bien tranquille... Je suis ce qu'on appelle tout à fait *casernière.*

Les enfants terribles.

Le dîner touche à sa fin, il a été long. La bonne vient chercher Maurice pour le mener coucher.

Bien qu'il y ait un grand nombre de convives, on lui fait faire le tour traditionnel de la table, et cela bien malgré lui, pour dire les : Bonsoir petit père, bonsoir grand-père, bonsoir grand'mère, bonsoir mon *onque*, bonsoir mon cousin, bonsoir ma cousine, etc., accoutumés.

L'enfant exécute ce mouvement, qu'il trouve un peu trop répété, en témoignant une impatience croissante à chaque nouveau bonsoir.

Quand tout est terminé et qu'il est sur le pas de la porte, il crie avec une véritable fureur :

— Bonsoir les bougies, bonsoir la moutarde, bonsoir les cornichons, tout, quoi...

Livraison de *mars* de la Bibliothèque universelle : La réforme de l'armée suisse, par M. J. Repond. Œuvre d'amour. Nouvelle, par T. Combe. Un sermon anglican et une crise européenne, par M. Ed. Sayous. Les progrès de l'aéronautique, par M. G. Béthuys. Jeunes filles. Roman, par M. Jean Menos. Un nouvel humoristique écossais, Jan Maclaren, par M. Aug. Glardon. La Sibérie ignorée, d'après un récent voyage, par M. Michel Delines. Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle*, place de la Louve, 1, Lausanne.

THÉATRE. *Représentation de gala.* — Tous les soirs, le **Régiment**, pièce militaire à grand spectacle, qui a obtenu le plus brillant succès à Paris. Ce bel ouvrage de Jules Mary, monté avec beaucoup de soin par M. Scheler, et pour lequel un nouveau décor a été confectionné, met en scène les détails de la vie militaire qui intéressent aujourd'hui tant de gens. Ils s'y déroulent avec infiniment de bonne humeur et de gaîté. C'est un mélodrame à la fois touchant et amusant, qui amènera foule à notre théâtre et sera sans doute le clou de la saison.

Panorama. — Du 7 au 13 courant, on pourra voir au Panorama, Place St-François 9, une série superbe de Rome, l'Eglise St-Pierre, le Vatican, le Palais Borghese, etc.

L. Monnet.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.